

Une histoire de l'humanité, des religions et de l'Etat

10 – Faut-il combattre la religion ?

édité par L'Ouvrier

10 - Faut-il combattre la religion ?

1 - Les raisons de croire en Dieu	3
2 - L'Eglise populaire, de Monseigneur Gaillot à Mère Teresa	4
3 - Des insurgés contre la religion : Bakounine, Mark Twain	7
4 - Est-il possible de devenir athée ?	9
5 - L'athéisme dans le monde	11
6 - La laïcité, arme spéciale française ?	14
7 - L'analyse marxiste de la religion	15
8 - L'attitude des marxistes vis-à-vis de la religion	20
9 - La religion au temps de l'URSS en révolution	23
10 - L'attitude individuelle vis-à-vis de la religion : le bon dieu et les intégrismes	25
11 – Faut-il combattre la religion ?	27

*tableau statistique de la répartition mondiale
des religions et des non-croyants*

*tableau synoptique -historique, géographique, démographique-
de l'histoire de l'Etat et des religions :*

1 - Les raisons de croire en Dieu

Si on pose la question parmi la population de savoir ce que chacun met dans sa foi, on aura pratiquement autant de réponses personnelles que de gens interrogés. Chacun se fabrique sa composition en diverses proportions de divers espoirs. Mais il est tout de même possible d'énoncer au moins les points les plus fréquents.

a) Un point essentiel, probablement universel, est la recherche de valeurs morales nobles, propres. Dans un monde concret corrompu, on met une part de ses croyances dans une sorte de boussole, de référence morale. Ce point est proclamé chez les croyants des milieux intellectuels, qui maîtrisent mieux le monde matériel, et qui n'en sont pas écrasés. Ils sont alors d'autant plus sensibles à un certain nombre d'injustices, d'égoïsmes, etc. Chez les gens plus modestes, ce point est rarement dit, mais il est aussi présent. Il est souvent le sous-produit d'autres attentes, plus concrètes, car plus urgentes dans une vie plus dure. Appelons cette première catégorie, *les attentes morales*.

b) Parmi les populations les plus écrasées par les difficultés de la vie, qui en subissent de nombreux aspects sans les dominer ou les maîtriser, un coup dur, le fait de tomber enceinte sans l'avoir désiré pour une femme, d'être licencié ou de se retrouver à la rue pour un travailleur, d'être quitté par un conjoint sans comprendre ce qui s'est produit, de perdre un proche qui compte beaucoup, etc., peut être le moment d'une cristallisation de la croyance religieuse. Le choc est subi si gravement qu'il n'y a plus rien à espérer de sa propre vie réelle ; on s'investit alors dans une vie religieuse. On y espère, et on y trouve un sentiment d'être écouté, par la Vierge Marie qu'on implore, par exemple. Ce comportement existe aussi, de manière plus fugace, passagère, et sur des problèmes ponctuels, dans les populations qui maîtrisent mieux leur vie matérielle, mais ont à affronter un problème qui menace de les dépasser à un moment donné, à l'approche de ses examens demandant l'aide de Dieu. L'imprégnation dans le monde religieux est alors moins profonde. Appelons ce second point *les attentes matérielles*, même si la vie d'un être aimé peut en faire partie.

c) S'ajoute un autre domaine d'un ordre différent. La plupart des gens modestes, des opprimés, subissent, en plus des problèmes matériels, un problème moral du fait de leur situation inférieure dans la société. Cette infériorité, ils peuvent chercher d'une manière individuelle ou collective à s'en émanciper. Si c'est par le biais de la religion, ou en cherchant un appui dans la religion, on peut considérer ici qu'il s'agit d'une forme d'attente matérielle. Mais pour les catégories pour lesquelles sortir de sa condition est sans espoir, entre en jeu une sorte de culture du rôle et de la place que l'on considère alors comme voulue par Dieu. Ce comportement ne s'insurge pas contre l'ordre social, même s'il reste sensible aux injustices. Au lieu de prétendre s'élever, il idéalise l'ordre hiérarchique même de la société. A partir de là, on pourra considérer qu'untel n'est pas à la bonne place, qu'un autre est un usurpateur. Et on attribuera à cette mauvaise affectation la cause des injustices constatées ou ressenties. La religion est alors un moyen de se fabriquer un monde social hiérarchiquement organisé de manière idéale. L'idée que cet idéal existe devient une aide, qui permet de supporter les

aberrations sociales qui sinon semblent d'une puissance écrasante. Contrairement aux attentes morales, et aux attentes matérielles, il n'y a plus, ou presque plus ici d'attentes, d'espoir. Un croyant pour qui ce point devient important est capable de se donner une ligne de conduite en respectant scrupuleusement la hiérarchie sociale, alors même qu'elle lui est défavorable. On entre pleinement là dans le domaine de la consolation. Dans cette vision sociale, Dieu lui-même occupe une place primordiale. Il est observateur et juge et on compte sur lui, si ce n'est pour intervenir, du moins pour enregistrer. Il apporte aussi une cohérence. Appelons ce troisième domaine *les attentes sociales*.

d) Une fois que l'on a pris goût à la consolation, on est tenté d'y goûter à nouveau. Les gens qui ont ressenti le léger baume au coeur auquel a pu consister une simple prière une fois qu'elle est formulée, peuvent se mettre à rechercher à nouveau dans une pratique religieuse ce léger mieux, qui donne le sentiment que quelques grammes de souffrance peuvent au moins être déduits du poids qu'ils doivent subir. Appelons ce point *les consolations*.

e) Les quatre premiers points sont individuels. Mais s'il existe une tendance à l'individualisation des croyances et des pratiques, la religion est au départ et reste fondamentalement une pratique sociale. On peut aller à l'église de manière strictement solitaire, ou y trouver des liens sociaux plus ou moins superficiels ou développés. Et les pratiques religieuses qui s'usent le moins avec le temps sont les moments sociaux importants. La naissance, l'adolescence, le mariage et la mort, sont les moments où la religion rattrape les moins pratiquants, parce que ce sont des moments sociaux. On appelle donc ici ce point *les pratiques sociales*.

f) Les cinq premiers points considèrent la vie terrestre. Or la religion évoque aussi une vie après la mort, réincarnation de l'âme ou sa libération chez les Bouddhistes, arrivée d'un messie et résurrection des morts chez les Juifs, vie au paradis ou en enfer chez les Chrétiens. En fait, au sein d'une même religion, chaque croyant a sa propre manière de voir, et elle peut beaucoup varier sur ce point par rapport aux dogmes. Appelons ce domaine *les attentes d'après la mort*.

Certains verront un seul des domaines envisagés ici s'enflammer et devenir prépondérant ou unique, d'autres vivent leur foi de manière plus sereine. Les uns mettent un point d'honneur à ne placer aucune attente matérielle dans leur foi, estimant que c'est là le domaine de la vie matérielle, et non spirituelle, et pensent élever celle-ci en ne lui consacrant que des attentes morales, ou sociales. D'autres considèrent qu'investir leurs attentes matérielles dans la religion, c'est donner au dieu auquel ils ont décidé de croire le meilleur d'eux-mêmes. La foi de chacun est une composition, qui peut également varier au cours d'une vie, entre attentes morales, matérielles, sociales, attentes d'après la mort, pratiques sociales et consolations.

2 - L'Eglise populaire, de Monseigneur Gaillot à Mère Teresa

Un certain nombre de personnages marquent l'histoire des religions d'Etat. Mais l'Etat dispose de tels moyens, comme la télévision, qu'il peut fabriquer un personnage dont la réalité n'est pas exactement celle que le bon peuple croit. Monseigneur Gaillot n'a pas volé son image populaire. Modestement, patiemment, il a régulièrement pris des positions qui allaient

à l'encontre de celles de l'Eglise officielle, toujours pour se montrer solidaire des opprimés, et pour marquer son désaccord avec l'attitude réactionnaire de l'Eglise sur les problèmes de la société. En 1988, il demande que l'Eglise cesse de rejeter les prêtres mariés. En 1989, il dénonce son attitude vis-à-vis des homosexuels. Dans le cadre de la lutte contre le sida, il se dit d'accord avec l'utilisation du préservatif, que le pape ne veut pas admettre. Il demande que l'Eglise cesse de rejeter les couples divorcés remariés. Il refuse qu'elle dicte ses principes à toute la société. Il va voir le film "La dernière tentation du Christ", que l'Eglise dénonce violemment, décidant qu'elle seule est en état de parler du Christ. Gaillot intervient également sur d'autres problèmes. En 1987, il prend position pour le soulèvement des Palestiniens des territoires occupés par Israël. Evêque d'Evreux, il soutient un jeune communiste de sa ville, emprisonné pour ses idées en Afrique du sud, et lui rend visite. En 1988, il soutient un agriculteur en grève de la faim contre le Crédit agricole qui l'étrangle financièrement.

La sanction finit par tomber en janvier 1995. Gaillot est révoqué de sa place d'évêque d'Evreux, et pour donner le change, nommé évêque de Partenia, ancien diocèse de Mauritanie, en réalité inexistant. Le Vatican déclare dans un communiqué : "*Son excellence Monseigneur Gaillot, évêque d'Evreux depuis le 20 juin 1982, au cours des dix dernières années, n'a jamais tenu compte des conseils et des observations concernant sa façon d'exercer...*" Depuis, on le voit régulièrement soutenir les sans-logis, les sans-papiers.

Mais la presse, par l'intermédiaire de laquelle on peut connaître un homme comme monsieur Gaillot, est tout aussi capable de nous tromper. Mère Teresa est un modèle du genre. Sa mort, en septembre 1997, a été célébrée par les chaînes de télévision du monde entier avec ferveur et sous la forme d'un véritable culte télévisuel. Mère Teresa, nous a-t-on répété pendant des heures, était le modèle de l'abnégation, du don de soi aux plus pauvres des pauvres. A force d'être répétée, l'idée devient une évidence. Mère Teresa a fondé au cours de sa vie près de deux cents centres d'accueil pour eux, en Inde et ailleurs. Les Missionnaires de la charité, la Congrégation qu'elle a elle-même fondée en 1950, comprenait 3 500 religieuses au moment de sa mort.

La télévision et la presse ont soigneusement filtré leurs informations. Les journalistes disposent de dossiers tout prêts. Et dans celui de Mère Teresa, il est facile de trouver ses positions contre l'avortement, ses amitiés pour un certain nombre de dictateurs à travers le monde. Silence complet sur les ombres, pour ne mettre en lumière que ce qui doit contribuer à fabriquer un mythe, le mythe de la sainte dévouée aux pauvres. Mais qui est la vraie Mère Teresa ? Son nom est Agnès Gonxha Bojaxhiu. Albanaise née en Macédoine en 1910, son père est un dirigeant nationaliste. Elle découvre Ignace de Loyola et les Jésuites dans sa paroisse de Skopje, et décide à 18 ans d'opter pour la vie religieuse. En 1931, elle arrive au Bengale, et choisit de s'appeler Marie Teresa de l'Enfant Jésus. Elle est affectée à un dispensaire perdu dans la jungle. Puis elle est rappelée à Calcutta pour enseigner l'histoire et la géographie aux jeunes filles des castes riches. Elle y reste 18 ans. C'est après que l'Inde soit devenue indépendante de son colonisateur anglais en 1947, que Marie Teresa décide de changer de vie. Elle change d'habit, enfile le sari indien, une croix sur l'épaule, et fonde une congrégation. Elle exige de ses recrues de renoncer à tout confort matériel, et de vivre au milieu des pauvres. Teresa n'a rien d'une femme douce ; elle montre une poigne de fer. Le premier centre qu'elle ouvre est un mouvoir, en 1952. C'est en 1964 qu'elle devient connue, à l'occasion d'une rencontre avec le pape à Bombay.

Dès lors, elle dispose de moyens considérables. Il lui suffit de passer un coup de fil aux dirigeants politiques indiens, au pape, pour être immédiatement reçue. En échange, elle est une magnifique caution à tous ces dirigeants : "Vous voyez, j'ai le soutien des plus dévoués des gens d'en bas !", peuvent-ils dire. Teresa a des idées. Elles sont tout le contraire de celles des prêtres d'Amérique latine qui ont choisi d'aider les pauvres à se libérer de l'exploitation et de l'injustice. Elle prend position pour les prêtres conservateurs là-bas, contre la théologie de la libération. Teresa ne remet jamais en cause l'ordre social. Au contraire, elle accuse les pauvres d'être responsables moralement de leur condition, car elle considère que le problème est d'abord moral. Les pauvres ont droit à des sermons très durs.

Teresa ne contente pas que vivre parmi les pauvres. Elle ne rechigne pas aux honneurs, et à la fréquentation des princes. En 1979, elle va à la cour de Suède recevoir le prix Nobel de la paix. En 1981, elle va à Haïti pour y recevoir la Légion d'honneur, des mains de la famille Duvalier, qu'elle remercie d'un discours enthousiaste. Les Duvalier sont des dictateurs sanguinaires haïs de leur peuple. Teresa déclare que le dictateur Jean-Claude Duvalier et sa femme Michèle, non seulement "*aimaient les pauvres*", mais qu'ils étaient "*adorés d'eux*". En 1990, elle va en Albanie, et dépose une couronne de fleurs sur la tombe d'Enver Hodja, ancien dictateur stalinien albanais. Et elle en pose une autre au pied du monument "à la gloire de la Grande Albanie". La presse ne dira pas que Teresa a ainsi apporté sa petite contribution à semer la haine qui a préparé la guerre du Kosovo, et son cortège de misères nouvelles. En 1995, les Irlandais sont appelés à voter pour supprimer l'interdiction du divorce, l'Irlande étant le dernier pays d'Europe prisonnier de cette interdiction qui date du Moyen-âge chrétien. Teresa appelle à voter Non. Le Oui l'emporte de justesse, avec 50,3 %. Par contre, lorsque la princesse Diana, dont elle est l'amie, annonce son intention de divorcer, Teresa la soutient : "*C'est bien que ce soit fini. Personne n'était vraiment heureux*". (Le Monde diplomatique, 11/1996)

Les soins que met en place Teresa dans ses centres sont très discutés par les médecins, pas d'antalgiques, c'est-à-dire pas de médicaments contre la douleur. Les seringues sont lavées à l'eau froide. Le régime alimentaire est redoutable. Globalement, ils notent une attitude totalement fataliste à l'égard de la mort. Teresa considère, comme la chrétienté du Moyen-âge, la douleur normale pour les pauvres, et sans doute même la signature de leur péché. Teresa "*assimile la souffrance des pauvres à un don de Dieu*" (Christopher Hitchens, 11/96). Disons les choses clairement. Teresa est persuadée de bien faire en envoyant les gens à la mort, pour peupler le paradis, après leur avoir fait accepter ses leçons de morale. Elle l'a dit un jour sous forme de blague. Saint Pierre -gardien de la porte du paradis- quand il me verra arriver, dit-elle, il m'arrêtera et me dira : "*Au ciel, il n'y a pas de taudis...*" - "*Pauvre St Pierre, lui dirai-je, je vais remplir le paradis des pauvres gens de mes bidonvilles et vous serez bien forcé de m'y laisser entrer !*" Même lorsqu'elle crée des orphelinats pour enfant abandonnés, Teresa ne fait pas vraiment oeuvre humanitaire, mais applique d'abord des croyances religieuses les plus strictes : "*Vous voyez, dit-elle à un journaliste qui visite l'un d'eux, c'est comme ça qu'au Bengale nous luttons contre l'avortement et la contraception*".

Des milliers de gens ont eu des larmes en écoutant les journaux télévisés parler de sa mort. C'est la preuve qu'il y a une complicité, une collusion, au plus haut niveau, pour tromper les pauvres du monde entier. Le beau monde a besoin, régulièrement, dans le domaine religieux comme dans le domaine politique, de prouver qu'il est dévoué aux pauvres. Mais ils n'aiment que les pauvres qui restent pauvres et ne se révoltent pas. Leur système

terrestre tout entier vit sur le dos des miséreux. *"Il y a quelque chose de très beau à voir les pauvres accepter leur sort, le subir comme la passion du Christ. Le monde gagne beaucoup à leur souffrance"* (Mère Teresa).

3 - Des insurgés contre la religion : Bakounine, Mark Twain

L'anarchiste Bakounine a écrit un ouvrage intitulé Dieu et l'Etat, en 1882. Bakounine a le point de vue général à son époque en Occident sur l'histoire et l'évolution des religions. *"Les peuples primitifs, émergeant lentement de leur innocence animale, ont créé leurs dieux. Les ayant créés, ne se doutant pas qu'ils en étaient eux-mêmes les créateurs uniques, ils les ont adorés ; les considérant comme des êtres réels, infiniment supérieurs à eux-mêmes, ils leur ont attribué la toute-puissance, et se sont reconnus pour leurs créatures, leurs esclaves. A mesure que les idées humaines se développaient davantage, les dieux, qui, comme je l'ai déjà observé, n'en ont jamais été que la réverbération fantastique, idéale, poétique, ou l'image renversée, s'idéalisaient aussi. D'abord fétiches grossiers, ils devinrent peu à peu des esprits purs, existant en dehors du monde visible, et enfin, à la suite d'un long développement historique, ils finirent par se confondre en un seul Etre divin, Esprit pur, éternel, absolu, créateur et maître des mondes"*.

Il y ajoute des points de vue personnels intéressants ou discutables. *"Ce qui était difficile dans le développement historique de cette terrible folie religieuse qui continue encore de nous obséder et de nous écraser, c'était donc de poser un monde divin tel quel, en dehors du monde réel. Ce premier acte de folie, si naturel au point de vue psychologique et par conséquent nécessaire dans l'histoire de l'humanité, ne s'accomplit pas d'un seul coup. Il a fallu je ne sais combien de siècles pour développer et pour faire pénétrer cette croyance dans les habitudes mentales des hommes. Mais un fois établie, elle est devenue toute-puissante, comme le devient nécessairement toute folie qui s'empare du cerveau humain (...) Eh bien la religion est une folie collective, d'autant plus puissante qu'elle est une folie collective, d'autant plus puissante qu'elle est une folie traditionnelle et que son origine se perd dans l'antiquité la plus reculée"*.

Impossible de ne pas comprendre que pour Bakounine, la religion est une folie ! Mais cette caractérisation ne nous avance guère. En décidant de parler de folie, il fait de la religion une simple maladie, sociale certes, mais qui semble ne pas avoir d'attaches avec le reste du développement historique. Bakounine est incapable de voir le contenu social des hérésies. Si elles s'élevèrent au sein de l'Eglise, dit-il, *"elles ne s'attaquèrent jamais qu'aux développements théologiques ou pratiques du dogme fondamental, ou à ce dogme même."* Pour lui, l'important est de s'attaquer à l'idée de l'existence de Dieu lui-même. Il trouve donc supérieures les attaques menées par la Renaissance et le mouvement de la Réforme. Engels a largement montré en quoi, les premiers mouvements hérétiques étaient des mouvements sociaux des prolétaires de l'époque, alors que les seconds sont plutôt l'expression de la nouvelle classe bourgeoise en expansion. Pour Engels et les marxistes, l'important est d'abord de savoir qui, socialement parlant, pose des questions.

Bakounine apporte sa propre démonstration de l'inexistence de Dieu : *"Si Dieu est, l'homme est esclave ; or l'homme peut, doit être libre, donc Dieu n'existe pas. Je défie qui que ce soit, dit-il, de sortir de ce cercle ; et maintenant, qu'on choisisse"*. Il excuse le peuple pour

ses croyances, folles elles aussi. Mais il convient que l'issue, pour lui, est la révolution sociale : *"Il est une autre raison qui explique et qui légitime en quelque sorte les croyances absurdes du peuple. Cette raison, c'est la situation misérable à laquelle il se trouve fatalement condamné par l'organisation économique de la société, dans les pays les plus civilisés de l'Europe. Réduit, sous le rapport intellectuel et moral aussi bien que sous le rapport matériel, au minimum d'une existence humaine, enfermé dans sa vie comme un prisonnier dans sa prison, sans horizon, sans issue, sans avenir même, si l'on en croit les économistes, le peuple devrait avoir l'âme singulièrement étroite et l'instinct aplati des bourgeois pour ne point éprouver le besoin d'en sortir ; mais pour cela il n'a que trois moyens, dont deux fantastiques, et le troisième réel. Les deux premiers, c'est le cabaret et l'église, la débauche du corps ou la débauche de l'esprit ; le troisième c'est la révolution sociale"*.

Subissant l'influence grandissante de la science et de ses résultats dans la seconde moitié du 19^{ème} siècle, Bakounine prend date contre un éventuel remplacement d'un pouvoir religieux par un pouvoir scientifique. *"Nous reconnaissons l'autorité absolue de la science, mais nous repoussons l'infailibilité et l'universalité des représentants de la science. Dans notre Eglise à nous -qu'il me soit permis de me servir un moment de cette expression que d'ailleurs je déteste -l'Eglise et l'Etat sont mes deux bêtes noires-, dans notre Eglise, comme dans une Eglise protestante, nous avons un chef, un christ invisible, la Science ; et comme les protestants, plus conséquents même que les protestants, nous ne voulons y souffrir ni pape, ni conciles, ni conclaves de cardinaux infailibles, ni évêques, ni même des prêtres (...) Nous repoussons toute législation, toute autorité et toute influence privilégiée, patentée, officielle et légale, même sortie du suffrage universel, convaincus qu'elles ne pourront tourner jamais qu'au profit d'une minorité dominante et exploitante, contre les intérêts de l'immense majorité asservie. Voilà dans quel sens nous sommes réellement des anarchistes"*.

Bakounine approche le problème du lien entre religion et Etat : *"Il n'est pas, il ne peut pas exister d'Etat sans religion"* écrit-il. Mais à peine entrevu, ce lien si important n'est guère analysé. *"Esclaves de Dieu, les hommes doivent l'être aussi de l'Eglise et de l'Etat, en tant que ce dernier est consacré par l'Eglise"*, dit aussi Bakounine de manière pertinente. Mais au lieu de voir qu'il a trouvé dans cette formulation une loi générale, une pratique absolument valable pour tous les Etats, il en conclut au contraire que c'est la caractéristique particulière du seul catholicisme romain, contre lequel il déverse sa hargne.

Si Bakounine a rompu radicalement avec la religion, Mark Twain ne s'y résout pas. Pourtant, son pamphlet *"De la religion ; Dieu est-il immoral ?"* écrit en 1906, est bouleversant. On y sent un Mark Twain qui souffre profondément, justement parce qu'il ne se résout pas à franchir le pas qui le sépare de l'athéisme. Mark Twain définit d'abord le Dieu de la Bible. *"Il ne fait que punir, traitant des peccadilles avec une sévérité démesurée, poursuivant des enfants innocents pour les fautes de leurs parents, châtiant des populations blanches comme neige pour les torts de leurs dirigeants, s'abaissant même, pour assouvir Sa soif de vengeance, à verser le sang d'inoffensifs agneaux, veaux, moutons et boeufs, en punition d'affronts insignifiants commis par leurs propriétaires. De toutes les biographies couchées sur le papier, la Sienna est peut-être la plus odieuse (...) Depuis des millénaires et des millénaires, sa postérité (celle d'Adam) individu après individu, n'a cessé d'être assaillie et harcelée de toutes sortes de calamités, en punition de l'incartade puérile qu'on nomme avec grandiloquence "le péché d'Adam". Et depuis tout ce temps, des pléthores de rabbins et de papes, d'évêques et de prêtres, de curés et d'esclaves laïcs se sont empressés d'applaudir*

des deux mains à cette infamie, d'en affirmer le caractère incontestablement juste autant que vertueux, et d'adresser à son auteur des louanges si grossières et si extravagantes que seul un dieu peut les écouter sans voiler Sa face de dégoût et d'embarras".

Des miracles dont la religion se réclame, Mark Twain dit : *"La moitié terrestre, celle qui pleure les souffrances du genre humain et aimerait les faire cesser, celle qui a toute sa compétence pour y parvenir au moment de Son choix, Se contente de rendre la vue à un aveugle ici ou là au lieu de la rendre à tous les aveugles, de guérir un paralytique de temps à autre au lieu de les guérir tous, de nourrir un jour cinq mille affamés sans rassasier les millions d'autres qui ont faim".* Il s'en prend, et il y a de quoi ! aux crimes commis au nom de la religion chrétienne : *"Notre religion est effroyable. Tous les vaisseaux du monde pourraient voguer à l'aise dans la quantité de sang innocent qu'elle a versé.(...) Peut-on voir un progrès en modération entre le massacre des Albigeois et celui des Juifs russes ? (...) Y a-t-il eu progrès depuis la Saint-Barthélémy ? On note la même différence : le chrétien russe d'aujourd'hui et son tsar atteignent des sommets d'atrocité sanguinaire et de bestialité, tout à fait inimaginables par leurs frustes prédécesseurs, 335 ans auparavant".* Mark Twain en arrive aux atrocités sur lesquelles le capitalisme anglais s'est construit pour ouvrir la voie au système capitaliste : *"Une guerre séparée et distincte, menée par les soldats chrétiens de (la reine) Victoria, avait marqué chaque année de son règne. Pendant ce temps, grâce aux spoliations de païens sans défense et sans dieu, les possessions de l'Angleterre avaient tellement enflé qu'on ne trouvait plus suffisamment de chiffres en Grande-Bretagne pour noter l'étendue des terres volées et qu'on a dû en importer un grand nombre de l'étranger. Les seules nations en paix de nos jours sont les malheureuses qui n'ont pas été envahies par l'Evangile de Paix. Toute la chrétienté est un camp militaire (...) Le roi Léopold II de Belgique, le monarque sans doute le plus intensément chrétien, à part Alexandre VI, à avoir échappé à l'Enfer jusqu'ici, s'est approprié tout un royaume en Afrique. En quatorze années d'offensive chrétienne, il a fait chuter sa population de 30 à 15 millions d'habitants par le meurtre, les mutilations, le travail excessif, le vol et le pillage, confisquant à l'indigène impuissant jusqu'au fruit de son labeur, sans rien lui donner en retour que le salut et une place au Paradis, octroyés au dernier instant par le prêtre chrétien".*

4 - Est-il possible de devenir athée ?

Tout croyant qui découvre un peu sérieusement l'athéisme, par exemple à travers une personne en chair et en os que l'on apprécie, se trouve pris dans une contradiction intime et profonde. Il est des contradictions insupportables, qui ne peuvent durer. D'autres peuvent subsister et faire partie même de notre vie. Celle-là peut être tout à fait supportable. Tout être humain, croyant ou pas, qui s'engage dans une lutte, un combat, doit obligatoirement réviser certaines de ses valeurs profondes. Car on avait forcément au fond de soi un certain nombre d'idées, de valeurs justifiant un comportement de passivité et d'acceptation. Soit que l'on jugeait ce combat impossible, ou manquant de dirigeants de confiance, ou que la méthode utilisée était contraire à nos vues, etc. Le croyant qui s'engage fait le même genre de révision, et celle-ci touche infailliblement à sa foi.

Les attentes morales que les croyants placent dans la religion sont légitimes et louables. Surtout dans les milieux populaires, où la société ne prend pas le soin d'apporter une haute idée de soi et de l'humanité. Mais on peut aussi découvrir que les valeurs morales ne

sont pas le monopole des églises. Les religions sont loin d'être seules à préconiser la générosité, la spiritualité, la vérité, la volonté de paix. Le pape, et les dirigeants de l'Eglise, s'en prennent régulièrement aux incroyants, comme si être incroyant signifiait n'avoir aucune morale. C'est une manipulation profondément malhonnête. N'importe quel homme cultivé peut le voir. Mais les milieux cultivés respectent trop l'autorité de l'Eglise pour s'insurger devant cette attitude frauduleuse. Et le résultat est que le peuple, lui, n'a connaissance que de la version donnée par l'Eglise. On ne lui a pas appris à s'orienter dans les bibliothèques.

Toutes les religions qui ont servi à soutenir un Etat ont été utilisées pour faire des abominations. Car les Etats ont été créés pour permettre qu'une partie de la société soit opprimée et exploitée par une autre. Toutes les Eglises officielles ont trempé les mains dans des flaques de sang. Des non-croyants, des athées, peuvent bien entendu se comporter comme des salauds, des égoïstes, etc., mais il s'en trouve qui dégagent une haute moralité. Il n'y a pas besoin de dieu pour cela. Les valeurs morales sont destinées à régler nos comportements entre hommes et dans la société humaine. Il suffit donc d'y réfléchir, d'y travailler, pour établir nos choix, nos règles de vie, et travailler à les élever selon le sens qu'on veut donner à sa vie.

Vouloir la vérité, par exemple, on le sait bien, n'interdit pas, dans certains cas, de mentir. On peut mentir à un enfant, en ayant une préoccupation morale élevée. Comme on peut mentir par strict calcul égoïste. Si l'on décide de lutter contre les dirigeants d'un système qui exploite les hommes, on peut également décider qu'avec eux aussi, il est permis de mentir. Mais aucune religion ne nous donne cette autorisation. Il faut donc prendre une liberté par rapport à leurs règles, ne serait-ce que pour commencer à s'engager dans un combat contre l'injustice. En le faisant, et à condition que ce soit pour une cause juste, on n'abandonne pas la morale, on la place de manière plus adéquate pour une cause juste. Point après point, on peut ainsi revoir l'ensemble de ce que l'on avait mis dans sa foi, consolations, vie sociale, et surtout justifications sociales. Lorsqu'on découvre l'oeuvre de tous les hommes qui ont fait l'effort de comprendre la société, d'imaginer d'autres sociétés, ou de mettre au jour les lois du fonctionnement social, on n'a plus besoin de chercher, ni en dieu lui-même, ni dans une hiérarchie sociale quelconque, une justification ou un idéal. Mais c'est vrai qu'il faut vouloir acquérir un peu de cette culture pour mettre des espoirs humains vivants à la place des vieux idéaux irrationnels.

Lorsqu'on s'est engagé dans cette voie, si on la poursuit avec assiduité, on sent à un moment ou un autre que l'on n'a plus besoin de la béquille de dieu. Cela est plus facile encore si l'on côtoie des proches qui fonctionnent sans dieu. Reste alors, et c'est une question de choix personnel, à faire le dernier pas, décider d'abandonner dieu, et devenir aussi libre qu'il est possible. Nous n'avons pas un nombre illimité de libertés dans cette société. Nous ne sommes pas libres d'échapper à la domination de ceux qui dirigent le monde actuel, et nous asservissent, directement ou indirectement. Mais nous avons la liberté de devenir libre de dieu.

Les médias ne donnent guère la parole aux athées. Voici quelques passages d'un texte de Jacqueline Marchand, secrétaire de l'Union rationaliste, spécialiste de l'histoire des religions. Elle explique que se passer de dieu est un apprentissage, et un apprentissage qui nous grandit. *"Considérons d'abord la Bible, dit-elle. C'est un grand livre, mais c'est un livre humain, objet de critique historique. Une présence surnaturelle n'y est pas plus crédible que dans l'Illiade. Les Evangiles témoignent d'ailleurs de plusieurs morales, prêchant tantôt la*

douceur et tantôt la violence, tantôt l'amour du prochain et tantôt le mépris de la famille. On y retrouve des tâtonnements humains, avec leurs grandeurs et leurs faiblesses, mais rien qui ne soit supérieur à l'humanité. (...) Les rationalistes ne croient pas que la science ait réponse à tout. L'athéisme rationaliste n'est ni une croyance ni un système, c'est une méthode. Nous luttons contre toute religion d'Etat, quel que soit l'Etat et quelle que soit la religion. (...) Nous sommes contre le paranormal, la télépathie, l'occultisme ; contre le jeu de cartes de la diseuse de bonne aventure (...) Un rationaliste ne borne pas d'avance les conquêtes de la science, il les remet sans cesse en cause. Il constate que l'homme est plus près de la bête que de l'ange, et il tente d'améliorer la bête. Il a conscience de ses ignorances et de ses faiblesses, mais aussi des grandes choses que les hommes ont faites, et de sa solidarité avec la communauté humaine. A compter exclusivement sur l'homme, il s'habitue à vivre sans peur. L'athéisme humaniste est sensible à toutes les souffrances, mais dans le cheminement de l'individu, il est une école de sérénité" (Science et avenir hors-série n°42, 1983).

5 - L'athéisme dans le monde (cf Répartition mondiale des religions et des non croyants)

Le mot "athée" apparaît en Europe seulement à la fin du 16ème siècle, à la suite des guerres de religion. Il a alors un sens et un usage qui sont loin d'être ceux actuels. On traite alors quelqu'un d'athée lorsqu'il n'est pas d'accord avec vous, ou avec les idées communément admises. Le sens se rapproche d' "incroyant". C'est plus une insulte qu'autre chose, et il ne vient à l'idée de personne de se dire soi-même athée. S'il existe des refus au sujet de certaines croyances préconisées par l'Eglise, on ne doute pas de l'existence de Dieu. La Renaissance retrouve la foi en la raison héritée de l'Antiquité, mais n'abandonne pas la foi en Dieu. Elle veut prouver que Dieu existe, comme on prouve que l'eau gèle à zéro degré.

Il faut attendre le 18ème siècle et les Lumières pour trouver les débuts d'un véritable athéisme en Europe. La plupart des philosophes des Lumières restent encore croyants. Le coup de tonnerre de l'athéisme est le fait d'un curé, Meslier. Il se revendique comme athée au moment de sa confession, sur son lit de mort. Pour lui, n'existe que l'espace infini qu'a décrit Newton. Désormais, "athée" n'est plus une insulte. Vers 1750, le philosophe Hume juge qu'il n'y a aucune raison de croire en quoi que ce soit d'autre que la perception de nos sens. La seule recherche utile à ses yeux est celle de la raison scientifique. A la même époque, le philosophe Diderot parvient à une vision proche de celle de la science actuelle la plus moderne. Il pense qu'il n'y a pas eu besoin d'un créateur, et que la matière n'est pas amorphe, comme le croyait Newton, ce qui l'obligeait à l'animer sous l'action de Dieu. Elle contient sa propre dynamique, se met en mouvement d'elle-même en suivant des lois propres. Quant à l'athéisme populaire, il est le fruit de la grande révolution française. Prenant des mesures radicales contre l'Eglise, bâtissant sans elle et sans Dieu un monde nouveau, elle répand largement parmi la population le nouvel athéisme.

Les statistiques sur les religions sont rares et fragmentaires. Nous donnons dans le tableau suivant une estimation relativement détaillée des religions et des non croyants dans le monde. La base de données est celle de Britannica book of the year 1997 (dans Michel Reeber, Milan 1998), complétée par l'Enquête sur les valeurs des Européens (dans Religions et société, Cahiers français 1995) et les données démographiques de l'Etat du Monde 1999. La répartition entre athées et incroyants reste incertaine, et n'est établie que pour l'Europe et l'Amérique du Nord.

RÉPARTITION MONDIALE DES RELIGIONS ET DES NON-CROYANTS
(voir le tableau en fichier attaché)

Les résultats sont étonnants et révélateurs. Les régions du monde qui connaissent le plus fort taux de non-croyance sont celles où une révolution sociale, bourgeoise ou prolétarienne, a transformé profondément le sort des populations de manière massive. Ca n'est pas le cas des Etats-Unis, qui arrivent tout juste à 6,6 %. L'Europe fait figure honorable, avec près de 17%. C'est incontestablement un résultat profond et durable de la Révolution française. Plutôt que de parler de non-croyants, comme le font les statistiques publiées, il est légitime de parler de matérialistes. Bien entendu, tous les athées ou les incroyants sont loin de maîtriser les nuances ou de connaître les richesses des philosophies matérialistes. Mais ils ne sont pas plus éloignés de cette pensée que ne le sont les croyants des milieux populaires vis-à-vis des théologies officielles de leurs religions respectives.

L'Asie a beaucoup fait pour les idées matérialistes. Ce continent reste présenté en Occident comme spiritualiste, voire retardataire, et c'est injuste. L'Asie est aujourd'hui un bastion de la pensée non religieuse. Elle le doit au bénéfice de deux grandes révolutions sociales au cours du 20ème siècle. La révolution prolétarienne en Russie et dans l'ancien Empire des Tsars en 1917, la révolution bourgeoise nationale de Mao Ze Dong en Chine. Malgré la transformation rapide, dans un cas et dans l'autre, de la révolution en dictature, il subsiste dans les têtes un courant intellectuel non-religieux, le plus important du monde. Près d'un milliard d'êtres humains sont incroyants ou athées. Même en pourcentage, l'Asie compte 26 % de non croyants, contre 17 % seulement pour l'Europe, dite rationaliste. Enfin, la situation la plus faible pour les idées matérialistes (1 %) pèse de manière écrasante sur le continent africain. Ce n'est pas un hasard. Une situation de délabrement économique, politique, et culturel comme celui qui accable ce continent ne peut que se nourrir et nécessiter à la fois une croyance plus forte dans la religion, qui plus est avec des formes religieuses particulièrement fatalistes. L'Amérique latine confirme le rapport général entre une situation économique de continent dominé et l'importance du poids de la religion. Elle se situe en seconde position, mis à part l'Océanie, avec 4% de matérialistes.

Un homme sur quatre est matérialiste en Asie, un sur six en Europe, un sur quinze en Amérique du nord, et un sur cent en Afrique. Voilà le résultat de l'histoire sociale sur les consciences humaines. Bien entendu, d'aucuns vont contester ces chiffres, souligner qu'animisme et protestantisme éclairé ne sont pas à mettre à égalité. Mais on peut légitimement penser que les chiffres donnent tout de même un tableau juste mais cruel de la réalité du monde. Le capitalisme n'aime les chiffres que dans le domaine de l'économie. On peut même dire qu'il les adore, tant ils lui sont utiles pour faire oublier les réalités humaines terribles infligées aux hommes. Mais dire qu'il n'y a que 7 % de matérialistes au cœur de l'impérialisme qui domine le monde, c'est en fait dire que le développement technique n'a pas apporté un développement correspondant dans les pensées, car il n'y a pas eu de progrès humain suffisant dans la vie sociale. Si la richesse incroyable de cette région du monde, comme celle de l'Europe, procure des facilités matérielles qui peuvent masquer un temps les problèmes de relations sociales, les maladies sociales innombrables et massives témoignent d'un mode de production égoïste. Le rapport avec le taux de 26% en Asie est parlant. Il indique que d'une certaine manière, le monde social y est moins malade, moins injuste, et qu'il y a moins besoin de chercher une béquille intellectuelle en Dieu. L'Asie a fait ce progrès social envers et contre le pillage qu'elle a subi sur le plan matériel par la colonisation, et qui se poursuit de nos jours par le biais des mécanismes financiers.

Les taux de "non-croyants" sont à lire en rapport les uns avec les autres, comme un reflet de l'écart social qui existe entre les sociétés. Ce chiffre de 1% pour l'Afrique indique qu'elle subit le plus lourdement la pauvreté, qu'elle est la plus défavorisée, ce qui est largement attesté par les statistiques économiques. L'Asie n'est pas la plus favorisée, mais c'est elle qui résout le mieux le problème de la répartition des richesses.

6 - La laïcité, arme spéciale française ?

La plupart des Etats qu'on nous présente comme des modèles de démocratie affirment déjà ou désirent s'orienter vers une séparation entre l'Eglise et l'Etat. Mais cette séparation ne signifie en aucun cas que l'Etat soit hostile à l'influence de la religion. Ainsi, aux Etats-Unis, une tolérance complète vis-à-vis de toutes les religions côtoie une affirmation de Dieu dans l'action même de l'Etat, et jusque dans la Constitution. En France, la situation est la même. Mais l'histoire, en particulier celle du fameux combat pour la laïcité, obscurcit les choses. La France a inventé une idée, et un combat, la laïcité. L'expression est intraduisible dans les autres langues. Mais le moyen est-il pour autant plus efficace ?

Pour comprendre la portée, mais aussi les limites de la laïcité, il faut à nouveau remonter à la Révolution française. Les révolutionnaires de 1789 qui prennent sur les richesses de l'Eglise pour satisfaire la paysannerie en révolte et redistribuer des terres, n'imaginent pas une seconde pouvoir se passer du pouvoir spirituel de la religion. Ils restent dans la lignée des Lumières qui considèrent que le peuple a besoin de croyances religieuses, de "bons prêtres" pour lui inculquer une discipline morale. Ils ont en tête une démarche analogue à celle des Républicains des Etats-Unis, à la même époque. Mais les événements révolutionnaires vont bien plus loin en France que partout ailleurs. Un clergé révolutionnaire se forme. Et du côté de l'Etat, on se met alors à penser que ce clergé sera à même de véhiculer l'indispensable religion morale de l'Etat, indispensable à une morale publique et au maintien de l'ordre social. Le feu de la révolution éteint, Napoléon Bonaparte lui-même tient à se faire couronner à Notre-Dame de Paris, en présence du pape. En 1815, la Restauration ramène un roi, et le Catholicisme devient alors officiellement "religion d'Etat". On revient sur le droit au divorce en 1816, qui ne sera rétabli qu'en 1884. L'Eglise catholique réussit aussi à obtenir le droit d'ouvrir à nouveau des écoles sous son contrôle. En 1833, la loi Guizot autorise les écoles privées, de fait catholiques, dans le primaire. En 1850, la loi Falloux en fait autant dans le secondaire. Ces autorisations s'accompagnent de subventions de l'Etat qui finance ces établissements. Après la Restauration (1815-1830), le second Empire (1852-1870) est une période bénie pour l'Eglise catholique. L'école est en bonne partie placée sous sa tutelle. Enfin, en 1875, la loi Laboulaye donne le droit à l'Eglise d'établir ses écoles dans l'enseignement supérieur.

Ce n'est que dans les années 1880 que l'Etat réagit. Une partie de la bourgeoisie décide de limiter l'influence de l'Eglise catholique, et s'oriente vers une séparation de l'Eglise et de l'Etat. La loi du 18 mars 1882 rend l'enseignement primaire obligatoire et laïque. Le mot "laïque" date des années 1870. Il contient l'idée d'une "neutralité" sur le plan religieux. La religion n'est plus enseignée dans les locaux scolaires. Mais encore une fois, même si les rapports entre l'Eglise et l'Etat frisent souvent alors la violence, l'Etat ne veut en aucun cas éliminer la religion elle-même. C'est encore une fois la hiérarchie catholique qui s'insurge et

refuse tout changement, alors que le Protestantisme et le Judaïsme acceptent la nouvelle règle du jeu. L'Etat prévoit un jour de congé officiel pour que les parents puissent envoyer leurs enfants au catéchisme. La loi du 30 octobre 1886 laïcise le personnel enseignant. Celle de séparation de l'Eglise et de l'Etat votée en 1905 laisse à l'Eglise tous les moyens de faire oeuvre de religion. Le calendrier républicain reste marqué par les fêtes chrétiennes, qui sont les principaux jours fériés chômés. Certaines cérémonies religieuses, lors d'obsèques par exemple, servent de cérémonies civiles. Le Catholicisme accepte la séparation de 1905 en 1923, et reconnaît en 1945 la France comme "République laïque".

Cette période a connu une mobilisation de milliers d'instituteurs des écoles laïques, décidés à convaincre famille par famille les parents de mettre leurs enfants dans l'école de l'Etat, de les retirer des griffes de l'influence de l'Eglise. Parmi eux, nombre d'entre eux étaient effectivement décidés à combattre l'influence de la religion, persuadés que le petit peuple est capable d'accéder à la raison, à condition qu'on lui en donne la possibilité. Mais aujourd'hui, quel sens peut avoir le vieux drapeau de "la laïque" ? La position d'un intellectuel comme Albert Memmi est caractéristique du point de vue général, notamment dans le monde enseignant. Il fait de la laïcité un rempart *"au retour, plus ou moins sournois, des racismes, des partis fascistes et, maintenant, des intégrismes. Contre ces démons, selon lui, la vraie bataille est celle de l'humanité laïque, qu'il nous faut mener ensemble : par-delà nos groupes respectifs, y compris les croyants ; par-delà nos Eglises respectives. Car seule la laïcité est le commun dénominateur à tous : elle n'exclut personne, elle inclut quiconque accepte le contrat commun : celui du respect de tous les autres"* (Memmi 1989).

La laïcité a été un argument du combat mené par les Républicains radicaux du 19^{ème} siècle. Elle a permis à ses partisans de se présenter au nom de tous, croyants et non-croyants, puisque les laïques ne font que demander aux croyants de proclamer leur foi en dehors des institutions de l'Etat. Mais la réalité actuelle n'a rien d'un ligne de fracture entre école laïque et école religieuse. La laïcité de l'école publique n'a pas empêché un développement régulier, considérable de l'école privée, et un développement d'idées religieuses dans le contenu des programmes de l'école laïque. Au point que l'on peut affirmer que la laïcité de la fin du 20^{ème} siècle permet de masquer le retour en force de la religion. 15 000 écoles religieuses scolarisent plus de deux millions d'enfants en France, soit un élève sur six, un sur cinq dans le secondaire.

7 - L'analyse marxiste de la religion

Le marxisme est l'un des courants de pensée matérialistes qui a effectivement contribué à faire reculer le poids de la pensée religieuse, au cours du 19^{ème} siècle. Le marxisme a réalisé cette avancée en exprimant avant tout son point de vue sur l'histoire des sociétés dans leur ensemble. Il a produit relativement peu de textes, et a consacré peu de temps aux religions elles-mêmes. Engels a donné un point de vue sur la place que tient la religion. Il s'est aussi passionné pour le Christianisme primitif, ainsi que pour les hérésies populaires du Moyen-âge chrétien. Il s'est attaché à souligner à quel point ces mouvements religieux pouvaient avoir un caractère révolutionnaire à leur époque. Mais le point de vue d'Engels sur l'histoire des religions, qui est celui de la science de son époque, est aujourd'hui dépassé et erroné.

Dans son Anti-Dühring, Engels donne cette analyse de la religion : *"Or, toute religion*

n'est que le reflet fantastique, dans le cerveau des hommes, des puissances extérieures qui dominant leur existence quotidienne, reflet dans lequel les puissances terrestres prennent la forme de puissances supraterrrestres. Dans les débuts de l'histoire, ce sont d'abord les puissances de la nature qui sont sujettes à ce reflet et qui dans la suite du développement passent, chez les différents peuples, par les personnifications les plus diverses et les plus variées. Ce premier processus a été remonté par la mythologie comparée, du moins pour les peuples indo-européens, jusqu'à son origine dans les Védas de l'Inde, puis dans sa continuation, il a été montré dans le détail chez les Hindous, les Perses, les Grecs, les Romains et les Germains, et dans la mesure où nous avons suffisamment de documents, également chez les Celtes, les Lithuaniens et les Slaves. Mais bientôt, à côté des puissances naturelles, entrent en action aussi des puissances sociales, puissances qui se dressent en face des hommes, tout aussi étrangères au début que les forces mystérieuses de la nature, reçoivent par là des attributs sociaux, deviennent les représentants de puissances historiques. (Note d'Engels : Ce double caractère ultérieur des personnages divins est une raison de la confusion qui s'introduit ultérieurement dans les mythologies, raison que n'a pas vue la mythologie comparée, laquelle s'en tient uniquement au caractère des dieux comme reflets de puissances naturelles (...))

"A un stade plus avancé encore de l'évolution, l'ensemble des attributs naturels et sociaux des dieux nombreux est reporté sur un seul dieu tout-puissant, qui n'est lui-même à son tour que le reflet de l'homme abstrait. C'est ainsi qu'est né le monothéisme, qui fut dans l'histoire le dernier produit de la philosophie grecque vulgaire à son déclin et trouva son incarnation toute prête dans le Dieu national exclusif des Juifs, Jahvé. Sous cette figure commode, maniable et susceptible de s'adapter à tout, la religion peut subsister comme forme immédiate, c'est-à-dire sentimentale, de l'attitude des hommes par rapport aux puissances étrangères, naturelles et sociales, qui les dominent, tant que les hommes sont sous la domination de ces puissances. La base effective de l'action réflexe religieuse subsiste donc et avec elle, le reflet religieux lui-même. Et même si l'économie bourgeoise permet de glisser un regard dans l'enchaînement causal de cette domination étrangère, cela ne change rien à l'affaire. L'économie bourgeoise ne peut ni empêcher les crises en général, ni protéger le capitalisme individuel des pertes, des dettes sans provision et de la faillite, ou l'ouvrier individuel du chômage et de la misère.

"Le proverbe est toujours vrai : l'homme propose et Dieu dispose (Dieu, c'est-à-dire la domination étrangère du mode de production capitaliste). La simple connaissance, quand même elle irait plus loin et plus profond que celle de l'économie bourgeoise, ne suffit pas pour soumettre des puissances sociales à la domination de la société. Il y faut avant tout un acte social. Et lorsque cet acte sera accompli, lorsque la société, par la prise de possession et le maniement planifié de l'ensemble des moyens de production, se sera délivrée et aura délivré tous ses membres de la servitude où les tiennent précisément ces moyens de production produits par eux-mêmes, mais se dressant en face d'eux comme une puissance étrangère accablante ; lorsque donc l'homme cessera de simplement proposer, mais aussi disposera, -c'est alors seulement que disparaîtra la dernière puissance étrangère qui se reflète encore dans la religion, et que par là disparaîtra le reflet religieux lui-même, pour la bonne raison qu'il n'y aura plus rien à refléter".

Dans le Capital, Marx parle de la religion dans des termes analogues, et souligne une correspondance entre religion et type d'échanges sociaux : "Le monde religieux n'est que le

reflet du monde réel. Une société où le produit du travail prend généralement la forme de marchandise et où, par conséquent, le rapport le plus général entre les producteurs consiste à comparer les valeurs de leurs produits et, sous cette enveloppe des choses, à comparer les uns aux autres leurs travaux privés à titre de travail humain égal, une telle société trouve dans le Christianisme avec son culte de l'homme abstrait, et surtout dans ses types bourgeois, protestantisme, déisme, etc., le complément religieux le plus convenable. Dans les modes de production de la vieille Asie, de l'antiquité en général, la transformation du produit en marchandise ne joue qu'un rôle subalterne, qui cependant acquiert plus d'importance à mesure que les communautés approchent de leur dissolution. Des peuples marchands proprement dits n'existent que dans les intervalles du monde antique, à la façon des dieux d'Epicure, ou comme les Juifs dans les pores de la société polonaise. Ces vieux organismes sociaux sont, sous le rapport de la production, infiniment plus simples et plus transparents que la société bourgeoise ; mais ils ont pour base l'immaturité de l'homme individuel -dont l'histoire n'a pas encore coupé, pour ainsi dire, le cordon ombilical qui unit à la communauté naturelle d'une tribu primitive- ou des conditions de despotisme et d'esclavage. Le degré inférieur de développement des forces productives du travail qui les caractérise, et qui par suite imprègne tout le cercle de la vie matérielle, l'étroitesse des rapports des hommes, soit entre eux, soit avec la nature, se reflète idéalement dans les vieilles religions nationales. En général, le reflet religieux du monde réel ne pourra disparaître que lorsque les conditions du travail et de la vie pratique présenteront à l'homme des rapports transparents et rationnels avec ses semblables et avec la nature. La vie sociale, dont la production matérielle et les rapports qu'elle implique forment la base, ne sera dégagée du nuage mystique qui en voile l'aspect, que le jour où s'y manifestera l'oeuvre d'hommes librement associés, agissant consciemment et maîtres de leur propre mouvement social. Mais cela exige dans la société un ensemble de conditions d'existence matérielle qui ne peuvent être elles-mêmes le produit que d'un long et douloureux développement” (Livre 1, chapitre 1er, page 74, éditions sociales).

Engels est très influencé par les vues sur l'histoire des religions des débuts de l'anthropologie, et synthétisées par Tylor. Il ne dispose que d'un éventail limité à des sociétés ayant connu l'Etat. Mais nous savons aujourd'hui à quel point les sociétés sans Etat ont une autre approche de la religion. Celle-ci y joue un rôle qui ne se limite pas, comme dit Engels, à un reflet des puissances dominant l'existence quotidienne. C'est l'apparition de l'Etat qui donne à toutes les religions ce caractère écrasant, uniquement passif. Les religions premières, dans les sociétés n'ayant pas connu l'Etat, comportent des rapports tout à fait différents avec les dieux. Non seulement ils n'y sont pas écrasants pour les hommes, mais on voit même certaines sociétés décider qu'ils n'existent plus, une fois la création réalisée.

Il nous faut tenter d'avoir une vision globale des religions, tenant compte de toute l'histoire que nous pouvons en savoir aujourd'hui. Les religions primitives ne semblent plus être un simple reflet fantastique des puissances qui dominent la vie quotidienne des hommes. Elles sont d'abord et surtout une première explication du monde, et de la place des hommes dans le monde. Les réponses que peuvent apporter l'astrophysique, la géologie, etc., sont des réponses à des questions posées par l'ensemble des religions premières. Celles-ci ont eu deux mérites dans l'histoire de la pensée, poser ces questions, et les poser de manière globale.

Ce n'est que depuis quelques deux ou trois décennies que la science moderne est capable d'apporter un début de réponse globale sur l'ensemble de ces questions. Du big bang à l'expansion de l'univers, de la vie des étoiles à la naissance des atomes lourds, de la formation

des planètes à la naissance de la vie sur Terre, des premières bactéries à l'homme, les diverses théories, malgré de nombreux points d'interrogation et des controverses, commencent seulement, à la fin du 20ème siècle, à apporter un début de vision globale, une vue de l'évolution générale. Les hommes, à travers les religions, se sont posés les questions de l'origine et de l'évolution, bien avant de pouvoir disposer des outils de la connaissance.

Une autre attitude fondamentale, que la science dégage pleinement, se trouve contenue dans les religions premières. C'est l'idée que l'on ne peut aller au-delà des lois naturelles, qu'il faut apprendre à composer avec. Les religions se trompent sur la nature de ces lois, mais pas sur cette attitude, qui est un des éléments de l'approche scientifique. Le besoin d'une explication globale, la nécessité de respecter les lois du monde, sont donc inscrites dans l'attitude religieuse primitive, au plus haut degré. Il est vrai que ces aspects vont s'estomper dès lors que la religion devient religion d'Etat. Mais ils ne disparaissent pas complètement.

On pourrait plagier la définition que donne Engels de la religion, en disant que la science, elle aussi, n'est que le reflet, dans le cerveau des hommes, des puissances extérieures qui dominent leur existence. Et c'est vrai. Simplement, la science a trouvé une méthode permettant de faire le tri et de ne pas accepter n'importe quelle forme de reflet. Engels a vécu une époque de progrès scientifique fondamental, la science accumulant les découvertes essentielles à un rythme soutenu. La découverte de l'existence des hommes préhistoriques date aussi de cette époque. Il n'est pas étonnant qu'on ait imaginé les sociétés primitives craintives, faibles, à côté des découvertes arrivant en flot continu, à côté aussi des développements économiques permis par le plein essor du système capitaliste. Mais l'image que donnent les études des sociétés primitives n'est pas faite de crainte ou d'infériorité.

Quand on regarde d'un peu près la technique de taille des silex à laquelle sont parvenus les hommes sur la seule base de l'utilisation de la pierre, on voit il y a 20 000 ans réalisée une véritable feuille de pierre, d'à peine 6 millimètres d'épaisseur, et de 35 cm de haut sur 10 cm de large. On pense qu'un tel objet était en quelque sorte un chef-d'oeuvre de l'époque, sans autre utilité que de montrer un savoir faire. On voit il y a 10 000 ans la fabrication de microlithes, tout petits outils tranchants en pierre, basés sur le même principe que la mise en place des outils sur les machines industrielles les plus modernes. On ne fabrique que la partie utile de l'outil, celle qui travaille, est vite usée, et devra être remplacée facilement. Cet outil est emmanché à un support plus durable qui ne subit pas d'usure. On a calculé que la technique de fabrication permettait alors d'atteindre un total de 20 mètres de lignes tranchantes débitées dans un morceau de silex d'un kilo ! Et tout ceci était réalisé avec des outils en pierre ! Il n'est pas plus facile d'expliquer à quelqu'un qui ne s'y connaît pas la technique de débitage des microlithes que le fonctionnement d'une machine à vapeur, voire d'une centrale nucléaire. On doit en conclure que la matière n'est pas une limite en soi. Si aujourd'hui, la pierre peut nous paraître rudimentaire, c'est d'abord en raison de notre méconnaissance des techniques de son travail, devenues démodées. Mais quoique démodées, ces techniques demandaient, et demandent encore, une stratégie de pensée du plus haut niveau intellectuel. On ne peut pas croire un instant que ces hommes-là aient été plus craintifs que nous le sommes aujourd'hui. Au contraire, chacun des pas innombrables qui ont formé leurs progrès techniques, leur apportait la même sérénité que celle que peut nous apporter la science moderne.

La religion n'est devenue écrasement, fatalité, obéissance, crainte, mépris de soi,

qu'avec la naissance de l'Etat. Auparavant, on a plutôt le sentiment d'hommes plus "grands" que ceux de notre société. Ils n'éprouvent aucun des sentiments mesquins et bas, indissociables de nos sociétés divisées, où l'on ne peut qu'être dominé par d'autres hommes, ou dominant d'autres hommes, ou encore les deux à la fois. Cette grandeur d'âme, on la ressent pleinement dans le film réalisé sur Ishi, membre de la tribu indienne des Yahi, inséré dans la société américaine pour être étudié, en 1911.

La science moderne, à condition qu'elle soit bien vulgarisée, rendue accessible avec clarté et passion, est le digne successeur du rôle premier des religions sans Etat. Mais nos télescopes, nos satellites, sont plutôt la suite des pyramides et des menhirs alignés sur les astres, mais construits par des Etats et réservés aux seuls prêtres. Ils restent affaire de spécialistes ou de publics très restreints. Ce n'est pourtant pas l'envie et le goût de connaître qui manquent. On l'a vu avec l'éclipse totale du soleil par la lune en août 1999, quand des millions de gens se sont déplacés pour assister au phénomène à travers l'Europe. Aux ouvriers, par exemple, on est capable d'enseigner tout un ensemble de connaissances complexes, mais seulement dans le but de supprimer la peur de la machine, et de savoir la maîtriser. Aucun apprentissage par contre sur l'origine du monde, l'évolution des espèces, l'apparition de la vie, à aucun moment, jamais.

La société bourgeoise préfère laisser une partie de la population soumise à l'explication religieuse des origines et de l'évolution. Elle s'accapare les fruits de la science pour son seul bénéfice, s'en sert pour perfectionner en permanence ses appareils de domination, militaires, et d'information. Si au 19^{ème} siècle, elle avait cédé à l'enthousiasme des découvertes scientifiques, si elle avait laissé au moins le souffle de ces découvertes passer dans la population, elle a définitivement fermé les fenêtres des HLM au moindre espoir à attendre de ce côté. Le dimanche matin, le travailleur reposé qui allume son téléviseur tombe sur une série d'émissions religieuses. Il a le choix entre Bouddhisme, Islamisme, Protestantisme, Orthodoxie, Judaïsme, et Catholicisme. Pour suivre des émissions scientifiques, il faut veiller, ce que seules les classes intellectuelles (et les chômeurs) peuvent faire. Il n'en est pas question lorsqu'on embauche à 7 heures, 6 heures, voire 5 heures du matin.

S'il se trompe sur la religion primitive du "sauvage", Lénine ne fait par contre pas d'erreur sur le poids de l'exploitation, et sur la manière dont elle influe sur la religion. Il écrit en 1905 : *"La foi en une vie meilleure dans l'au-delà naît tout aussi inévitablement de l'impuissance des classes exploitées dans leur lutte contre leurs exploiters que la croyance aux dieux, aux diables, aux miracles naît de l'impuissance du sauvage dans sa lutte contre la nature"*. *"A ceux qui peinent toute leur vie dans la misère, la religion enseigne la patience et la résignation ici-bas, en les berçant de l'espoir d'une récompense céleste. Quant à ceux qui vivent du travail d'autrui, la religion leur enseigne la bienfaisance ici-bas, leur offrant ainsi une facile justification de leur existence d'exploiteurs et leur vendant à bon compte des billets donnant accès à la félicité divine. La religion est l'opium du peuple. La religion est une espèce d'alcool spirituel dans lequel les esclaves du capital noient leur image humaine et leur revendication d'une existence tant soit peu digne de l'homme. Mais l'esclave qui a pris conscience de sa condition et s'est élevé pour la lutte qui doit l'affranchir, cesse déjà à moitié d'être un esclave"*. (oeuvres complètes, tome 10, page 80)

Le côté écrasant des religions est venu avec l'écrasement social de l'exploitation, de la

domination de classe, et du pouvoir d'Etat. Il doit disparaître, dans un autre fonctionnement social. Les interrogations et l'intérêt passionné pour la compréhension du monde sont à émanciper, à démocratiser, à élargir. Ces questions font de nous des hommes. Ouverte largement à des millions de gens, la science sera bien plus que la science actuelle. La science, les intellectuels le savent, apporte son lot de questions nouvelles avec chaque problème résolu. Le partage collectif de ces questions fera aussi une société unie.

8 - L'attitude des marxistes vis-à-vis de la religion

En décembre 1905, Lénine propose le programme suivant pour la Russie en matière de religion : *"Nous exigeons que la religion soit une affaire privée vis-à-vis de l'Etat, mais nous ne pouvons en aucune façon considérer la religion comme une affaire privée en ce qui concerne notre propre Parti. L'Etat ne doit pas se mêler de religion, les sociétés religieuses ne doivent pas être liées au pouvoir d'Etat. Chacun doit être parfaitement libre de professer n'importe quelle religion ou de n'en reconnaître aucune, c'est-à-dire d'être athée, comme le sont généralement les socialistes. Aucune différence de droits civiques motivée par des croyances religieuses ne doit être tolérée. Toute mention de la confession des citoyens dans les papiers officiels doit être incontestablement supprimée. L'Etat ne doit accorder aucune subvention ni à l'Eglise ni aux associations confessionnelles ou religieuses, qui doivent devenir des associations de citoyens coreligionnaires, entièrement libres et indépendantes à l'égard du pouvoir. Seule la réalisation totale de ces revendications peut mettre fin à ce passé honteux et maudit où l'Eglise était asservie à l'Etat, les citoyens russes étant à leur tour asservis à l'Eglise de l'Etat, où existaient et étaient appliquées des lois inquisitoriales moyenâgeuses (maintenues jusqu'à ce jour dans nos dispositions légales), qui persécutaient la croyance ou l'incroyance, violaient la conscience et faisaient dépendre les promotions et les rémunérations officielles de la distribution de tel ou tel élixir clérical. La séparation complète de l'Eglise et de l'Etat, telle est la revendication du prolétariat socialiste à l'égard de l'Etat et de l'Eglise modernes."*

Lénine définit aussi l'attitude des marxistes dans leur parti au sujet de la religion : *"Par rapport au parti du prolétariat socialiste, la religion n'est pas une affaire privée. Notre Parti est une association de militants conscients d'avant-garde, combattant pour l'émancipation de la classe ouvrière. Cette association ne peut pas et ne doit pas rester indifférente à l'inconscience, à l'ignorance ou à l'obscurantisme revêtant la forme de croyances religieuses (...) Notre association, le Parti ouvrier social-démocrate de Russie, lors de sa fondation, s'est donné pour but, entre autres, de combattre tout abêtissement religieux des ouvriers. Pour nous, la lutte des idées n'est pas une affaire privée ; elle intéresse tout le Parti, tout le prolétariat".* Mais cela ne signifie pas que l'on doive écarter du parti les travailleurs croyants : *"Puisqu'il en est ainsi, pourquoi ne nous déclarons-nous pas athées dans notre programme ? Pourquoi n'interdisons-nous pas aux chrétiens et aux croyants l'entrée de notre Parti ? (...) Il serait absurde de croire que, dans une société fondée sur l'oppression sans bornes et l'abrutissement des masses ouvrières, les préjugés religieux puissent être dissipés par la seule propagande. Oublier que l'oppression religieuse de l'humanité n'est que le produit et le reflet de l'oppression économique au sein de la société serait faire preuve de médiocrité bourgeoise. Ni les livres ni la propagande n'éclaireront le prolétariat s'il n'est pas éclairé par la lutte qu'il soutient lui-même contre les forces ténébreuses du capitalisme. L'unité de cette lutte réellement révolutionnaire de la classe*

opprimée combattant pour se créer un paradis sur la terre nous importe plus que l'unité d'opinion des prolétaires sur le paradis du ciel. Voilà pourquoi, dans notre programme, nous ne proclamons pas et nous ne devons pas proclamer notre athéisme ; voilà pourquoi nous n'interdisons pas et ne devons pas interdire aux prolétaires, qui ont conservé tels ou tels restes de leurs anciens préjugés, de se rapprocher de notre Parti. (...)" (Socialisme et religion, 3/12/1905).

Mais dans le mouvement révolutionnaire, on trouve une tendance qui renaît sans cesse et pousse à prendre une attitude de guerre ouverte à la religion. Lénine la dénonce et l'analyse soigneusement : *"Engels a condamné maintes fois les tentatives de ceux qui, désireux de se montrer "plus à gauche" ou "plus révolutionnaires" que les social-démocrates, voulaient introduire dans le programme du parti ouvrier la franche reconnaissance de l'athéisme en lui donnant le sens d'une déclaration de guerre à la religion (...) Il affirme qu'une telle déclaration de guerre est le meilleur moyen d'aviver l'intérêt pour la religion et de rendre plus difficile son dépérissement effectif. Engels impute aux blanquistes de ne pas comprendre que seule la lutte de classe des masses ouvrières, amenant les plus larges couches du prolétariat à pratiquer à fond l'action socialiste, consciente et révolutionnaire, peut libérer en fait les masses opprimées du joug de la religion, et que proclamer la guerre à la religion, tâche politique du parti ouvrier, n'est qu'une phrase anarchique.*

"En 1877 (...) Engels condamne avec non moins de force l'idée pseudo-révolutionnaire de Dühring relative à l'interdiction de la religion dans la société socialiste. (...) Engels exigeait que le parti ouvrier travaillât patiemment à l'oeuvre d'organisation et d'éducation du prolétariat, qui aboutit au dépérissement de la religion, au lieu de se jeter dans les aventures d'une guerre politique contre la religion. Ce point de vue est entré dans la chair et dans le sang de la social-démocratie allemande, qui s'est prononcé, par exemple, en faveur de la liberté pour les jésuites, pour leur admission en Allemagne, pour l'abolition de toutes mesures de lutte politique contre telle ou telle religion. (...) Cette tactique est devenue désormais routinière ; elle a engendré une nouvelle déformation du marxisme en sens inverse, dans le sens de l'opportunisme. On s'est mis à interpréter les principes du programme d'Erfurt en ce sens que nous, social-démocraties, que notre parti considère la religion comme une affaire privée (...) Sans engager une polémique ouverte contre ce point de vue opportuniste, Engels a jugé nécessaire, après 1890, de s'élever résolument contre lui, non sous forme de polémique, mais sous une forme positive. En effet, Engels, l'a fait sous la forme d'une déclaration qu'il a soulignée à dessein, disant que la social-démocratie considère la religion comme une affaire privée en face de l'Etat, mais non envers elle-même, non envers le marxisme, mais envers le parti ouvrier (...)

"Nous devons combattre la religion ; c'est l'a b c de tout matérialisme et, partant, du marxisme. Mais le marxisme n'est pas un matérialisme qui s'en tient à l'a b c. Le marxisme va plus loin. Il dit : il faut savoir lutter contre la religion ; or, pour cela, il faut expliquer d'une façon matérialiste la source de la foi et de la religion des masses. On ne doit pas confiner la lutte contre la religion dans une prédication idéologique abstraite ; on ne doit pas l'y réduire ; il faut lier cette lutte à la pratique concrète du mouvement de classe visant à faire disparaître les racines sociales de la religion. Pourquoi la religion se maintient-elle dans les couches arriérées du prolétariat des villes, dans les vastes couches du semi-prolétariat, ainsi que dans la masse des paysans ? Par suite de l'ignorance du peuple, répond le progressiste bourgeois, le radical ou le matérialiste bourgeois. La diffusion des idées athées est notre

tâche principale. Les marxistes disent : c'est faux. Ce point de vue traduit l'idée superficielle, étroitement bourgeoise d'une action de la culture par elle-même. Un tel point de vue n'explique pas assez complètement, n'explique pas dans un sens matérialiste, mais dans un sens idéaliste, les racines de la religion. Dans les pays capitalistes actuels, ces racines sont surtout sociales (...)

"La peur a créé des dieux". La peur devant la force aveugle du capital, aveugle parce que ne pouvant être prévue des masses populaires qui, à chaque instant, de la vie du prolétaire et du petit patron, menace de lui apporter et lui apporte la ruine "subite", "inattendue", "accidentelle", qui cause sa perte, qui en fait un mendiant, un déclassé, une prostituée, le réduit à mourir de faim, voilà les racines de la religion moderne que le matérialiste doit avoir en vue, avant tout et par-dessus tout, s'il ne veut pas demeurer un matérialiste primaire. Aucun livre de vulgarisation n'expurgera la religion des masses abruties par le baigne capitaliste, assujetties aux forces destructrices aveugles du capitalisme, aussi longtemps que ces masses n'auront pas appris à lutter de façon cohérente, organisée, systématique et consciente contre ces racines de la religion, contre le règne du capital sous toutes ses formes.

"Est-ce à dire que le livre de vulgarisation contre la religion soit nuisible ou inutile ? Non. La conclusion qui s'impose est tout autre. C'est que la propagande athée de la social-démocratie doit être subordonnée à sa tâche fondamentale, à savoir : au développement de la lutte de classe des masses exploitées contre les exploités (...). Séparer par une barrière absolue, infranchissable, la propagande théorique de l'athéisme, c'est-à-dire la destruction des croyances religieuses chez certaines couches du prolétariat d'avec le succès, la marche, les conditions de la lutte de classe de ces couches, c'est raisonner sur un mode qui n'est pas dialectique ; c'est faire une barrière absolue de ce qui est une barrière mobile, relative, c'est rompre violemment ce qui est indissolublement lié dans la réalité vivante" (De l'attitude du parti ouvrier à l'égard de la religion, Oeuvres tome 15, mai 1909).

"Prenons un exemple, poursuit Lénine. Le prolétariat d'une région ou d'une branche d'industrie est formé, disons, d'une couche de social-démocrates assez conscients qui sont, bien entendu, athées, et d'ouvriers assez arriérés ayant encore des attaches au sein de la paysannerie, croyant en Dieu, fréquentant l'Eglise ou même soumis à l'influence directe du prêtre de l'endroit qui, admettons, a entrepris de fonder une association ouvrière chrétienne. Supposons encore que la lutte économique dans cette localité ait abouti à la grève. Un marxiste est forcément tenu de placer le succès du mouvement de grève au premier plan, de réagir résolument contre la division des ouvriers, dans cette lutte, entre athées et chrétiens, de combattre résolument cette division. Dans ces circonstances, la propagande athée peut s'avérer superflue et nuisible, non pas du point de vue banal de la crainte d'effaroucher les couches retardataires, de perdre un mandat aux élections, etc., mais du point de vue du progrès réel de la lutte de classe qui, dans les conditions de la société capitaliste moderne, amènera les ouvriers chrétiens à la social-démocratie et à l'athéisme cent fois mieux qu'un sermon athée pur et simple. Dans un tel moment, et dans ces conditions, le prédicateur de l'athéisme ferait le jeu du pape, de tous les papes, qui ne désirent rien autant que remplacer la division des ouvriers en grévistes et non-grévistes par la division en croyants et incroyants. L'anarchiste qui prêcherait la guerre contre Dieu à tout prix, aiderait en fait les papes et la bourgeoisie (comme du reste les anarchistes aident toujours, en fait, la bourgeoisie)".

Et à propos de l'adhésion de croyants au parti : *"On pose souvent la question de savoir si un prêtre peut être membre du parti social-démocrate (...) Si un prêtre vient à nous pour militer à nos côtés et qu'il s'acquitte consciencieusement de sa tâche dans le parti sans s'élever contre le programme du parti, nous pouvons l'admettre dans les rangs de la social-démocratie, car la contradiction de l'esprit et des principes de notre programme avec les convictions religieuses du prêtre, pourrait, dans ces conditions, demeurer sa contradiction à lui, le concernant personnellement ; quant à faire subir à ses membres un examen pour savoir s'il y a chez eux absence de contradiction entre leurs opinions et le programme du parti, une organisation politique ne peut s'y livrer. Mais il va de soi qu'un cas analogue ne pourrait être qu'une rare exception même en Europe ; en Russie, à plus forte raison, il est tout à fait improbable.*

"Et si, par exemple, un prêtre entrait au parti social-démocrate et engageait à l'intérieur de ce parti, comme action principale et presque exclusive, la propagande active de conceptions religieuses, le parti devrait nécessairement l'exclure de son sein. Nous devons non seulement admettre, mais travailler à attirer au parti social-démocrate tous les ouvriers qui conservent encore la foi en Dieu ; nous sommes absolument contre la moindre injure à leurs convictions religieuses, mais nous les attirons pour les éduquer dans l'esprit de notre programme, et non pour qu'ils combattent activement ce dernier. Nous autorisons à l'intérieur du parti la liberté d'opinion, mais seulement dans certaines limites (...)"

Lénine note une attitude d'indifférence qu'il juge "excessive" des autres social-démocrates européens envers la question de la religion. Et il l'explique par le fait que la bourgeoisie a engagé un combat anti-religieux. Il indique qu'une partie de la lutte bourgeoise antireligieuse, comme par exemple la lutte des républicains bourgeois contre le cléricalisme en France, était destinée à masquer la nature du combat essentiel anti-socialiste de la bourgeoisie, à dévoyer une partie des forces socialistes.

Aujourd'hui, on constate que le balancier de l'histoire ramène la bourgeoisie à favoriser au contraire de plus en plus ouvertement les diverses Eglises et religions. La crise incessante depuis 1974 a remis à l'ordre du jour la religion comme moyen d'obscurcissement et d'assujettissement des masses. La bourgeoisie ne se sent plus du tout sûre d'elle, comme elle avait cru pouvoir l'être lors des Trente glorieuses. Et elle fait feu de tout bois. Les grands organes médiatiques que possèdent les capitalistes sont d'une complaisance éhontée vis-à-vis des dirigeants des diverses églises, leur servent de relais et d'amplificateurs, sans jamais élever le moindre signe de sens critique.

9 - La religion au temps de l'URSS en révolution

Entre la révolution de Février 1917 et celle d'Octobre 1917, Lénine écrit "L'Etat et la révolution", qui est une mise au net théorique du problème de l'Etat pour la société humaine, et en même temps un fil conducteur, un programme à long terme pour les révolutionnaires russes. Ainsi, la révolution d'Octobre 1917 est la première révolution de l'histoire à avoir été, dans une certaine mesure, préparée. Elle a été préparée avec l'intention d'en finir avec l'Etat à l'échelle la plus large. Lénine explique longuement que le passage de la société actuelle à une société sans Etat nécessite des situations transitoires, à commencer par un Etat ouvrier nécessaire pour empêcher la classe bourgeoise internationale de nuire. Mais cet Etat que

souhaite Lénine est différent des anciens Etats. Oeuvre des masses opprimées largement mobilisées, il doit être l'organisation de la majorité, et d'une certaine manière, un Etat en voie d'extinction. L'abolition de l'Etat sera rendue possible lorsque l'économie sera rendue à la société, et sera développée de manière à satisfaire les besoins de toute l'humanité, au lieu d'être accaparée par une poignée de profiteurs, obligés de maintenir les forces productives dans un carcan limité qui est entre autres la cause des crises.

Mais seule la toute première partie de ce programme est réalisée, de manière très courte. L'Etat ouvrier russe réussit à vivre ses premières heures. Mais les coups de la coalition bourgeoise mondiale vont atteindre les fibres même de la société, et si l'issue militaire de la guerre civile est une victoire territoriale, la société elle-même est gravement atteinte, affaiblie, au point d'être incapable de réagir correctement face aux agressions des moindres maladies sociales. L'infection bureaucratique, et avec elle, tout un lot d'affections secondaires, s'étendent et gagnent vite. Les révolutionnaires restés fidèles à leurs idées se retrouvent, comme les trotskistes, combattus par le régime politique de cette société, qui ne mérite plus les termes de "communiste" ou "socialiste" dont il se réclame. Il y a donc matière à réflexion et à discussion sur l'oeuvre des révolutionnaires russes, en particulier des bolcheviks. Mais la manière de Lénine de poser le problème était juste sur le fond.

Sur le plan religieux, les premières mesures décidées par l'Etat ouvrier russe ont été de décider la séparation de l'Eglise et de l'Etat. *"Hier, 21/1/1918, un décret a été publié sur la séparation complète de l'Eglise et de l'Etat et sur la confiscation de tous les biens de l'Eglise"*. Dans l'immense majorité des publications et des livres en circulation ces dernières années, on trouve la dénonciation d'un comportement de brimade de l'Etat soviétique vis-à-vis des croyants et de l'Eglise. Ces commentaires se recopient tous les uns les autres, et s'inscrivent dans une vaste campagne anticommuniste. Ces auteurs mettent tout dans le même sac. Ainsi, des prêtres qui pactisent avec la contre-révolution, et sont combattus non pour leur religion mais pour leur activité dans la guerre civile, sont présentés comme des martyrs du Christianisme. Dans les textes laissés par Lénine, on trouve les traces de la véritable attitude sur le plan religieux. Ainsi ce texte qu'il adresse à Molotov, en avril 1921 : *"Si j'ai bonne mémoire, les journaux ont publié une lettre ou une circulaire du Comité central à propos du 1er mai qui dit : faire éclater le caractère mensonger de la religion, ou quelque chose de ce genre. Il n'en est pas question. C'est un manque de tact. A l'occasion de Pâques, justement il faut recommander autre chose : non pas faire éclater le caractère mensonger, mais éviter absolument tout irrespect envers la religion (...)"* La révolution russe autorise l'Eglise orthodoxe à remettre en place un patriarche. C'est le tsar Pierre le Grand qui en 1721 en avait interdit l'existence, pour le remplacer par un fonctionnaire, le procureur du synode, qu'il nommait lui-même.

En mars 1922, Lénine revient sur la manière de lutter contre les idées religieuses. On devine à ses mots que le combat contre la religion n'a visiblement pas avancé. Pire, les voies prises par ceux qui le mènent lui posent problème : *"la plus grande et la pire des erreurs que puisse commettre un marxiste serait de croire que les masses populaires, fortes de nombreux millions d'êtres humains (et surtout la masse des paysans et des artisans), vouées par la société moderne aux ténèbres, à l'ignorance et aux préjugés, ne puissent sortir de ces ténèbres que par la voie directe d'une instruction purement marxiste. Il est indispensable de fournir à ces masses les matériaux les plus variés de propagande athée, de les initier aux faits pris dans les domaines les plus divers de la vie, de les aborder de toutes les manières*

pour les intéresser, les tirer de leur sommeil religieux, les secouer à fond par tous les moyens, etc. (...) Soutenant un projet de création d'une revue athée, Lénine écrit : "Engels a toujours recommandé aux dirigeants du prolétariat contemporain de traduire, pour la diffuser en masse parmi le peuple, la littérature militante des athées de la fin du XVIIIème siècle. L'essentiel est de savoir intéresser les masses encore absolument incultes par une attitude consciente envers les questions religieuses et par une critique éclairée des religions (...) Il importe notamment d'utiliser les livres et les brochures qui contiennent de nombreux faits concrets et des confrontations, illustrant le lien qui unit les interprètes de classe et les organisations de classe de la bourgeoisie contemporaine avec les institutions religieuses et les organismes de propagande religieuse" (La portée du matérialisme militant, tome 33, mars 1922).

Cette révolution russe a trop vite et trop gravement dégénéré. Mais elle a fait dans ce pays ce que le capitalisme et la bourgeoisie s'étaient avérés incapables de faire, apporter un sentiment d'individualité à tous les hommes, en leur procurant un minimum d'amélioration matérielle, de considération et de dignité. *"Le peuple russe, analyse Trotsky, n'a connu dans le passé ni grande réforme religieuse comme les Allemands, ni grande révolution bourgeoise comme les Français. Dans ces deux creusets, si nous écartons la révolution-réforme des insulaires britanniques du XVIIème siècle, s'est formé l'individualité bourgeoise, phase des plus importantes dans le développement de l'individualité humaine en général. Les révolutions russes de 1905 et 1917 indiquaient nécessairement l'éveil de l'individualité au sein des masses et son affirmation dans un milieu primitif ; elles s'acquittaient donc sur une moindre échelle, hâtivement, de l'oeuvre éducative des réformes et des révolutions bourgeoises d'Occident." Trotsky conclut : "Si la révolution d'Octobre n'avait apporté que cette accélération d'allure, elle serait déjà justifiée du point de vue historique, car le régime bourgeois déclinant ne s'est pas montré capable, dans le dernier quart de siècle, de faire progresser nettement un seul pays arriéré, dans aucune partie du monde" (La révolution trahie, 1936).*

10 - L'attitude individuelle vis-à-vis de la religion : le bon dieu et les intégrismes

En matière de religion plus qu'ailleurs encore, les chiffres sont à utiliser avec des pincettes. Le nombre de chrétiens, par exemple, que donne l'Eglise, est celui des baptisés. Elle se moque de savoir leur croyance ultérieure. Or 27% de ceux qui ont reçu une éducation chrétienne se disent sans religion. Chaque religion a sa méthode de comptage. De même, un chrétien peut tout à fait croire en l'astrologie, au spiritisme ou dans la réincarnation. Ce n'est pas l'Eglise qui va s'y intéresser ; elle ignore le problème.

Pour les populations de la planète les moins écrasées par la pauvreté et l'inculture, une forte évolution a lieu qui fait de la religion un terrain de croyance de plus en plus individuel, de moins en moins collectif, de plus en plus différent de l'un à l'autre. A l'inverse, et dans le même temps, une partie importante de l'humanité vit dans des conditions matérielles dramatiques, et leur vision religieuse n'a aucune chance de pouvoir s'individualiser. Dans bien des cas, ils ne connaissent qu'une seule et unique religion, et ils ne la séparent même pas du reste de leurs règles de vie sociale. En Inde, il n'y avait pas d'équivalent au mot religion. Ces populations n'ont donc encore aucune liberté religieuse. On peut en avoir une petite idée en se reportant à la situation de bien des campagnes française encore au tout début du 20ème siècle.

Comme le raconte Jean Marie Perdignet dans ses "Mémoires d'un paysan bas-breton", *"Les Bretons croient en effet que les prêtres savent tout ce qu'il est possible de savoir, non seulement sur ce monde qu'ils considèrent étant tout l'univers, mais aussi sur ces mondes mythiques, le paradis et l'enfer. Tandis que ces prêtres, tous fils de paysans, sont les plus ignorants des hommes, ayant été abrutis aux écoles congréganistes, et vont finir leur abrutissement au séminaire dans la théo-abrutologie"*.

Cette séparation des pratiques religieuses en deux évolutions différentes est le reflet de la séparation matérielle du monde, où une partie importante des pauvres continue de s'appauvrir, et une partie notable des classes riches s'enrichit démesurément. L'existence même de cet écart et son accroissement sont un des facteurs qui jouent sur les croyances des hommes.

Presque partout, on note des signes d'une montée des sentiments religieux, de l'attrait pour les religions, ou les croyances. Mais ce mouvement ne passe pas forcément par les églises en place, et notamment l'église chrétienne. Un peu partout dans le monde chrétien, prévaut un recul de la confiance dans les églises, les pratiques cultuelles régulières diminuent. Mais les croyances, elles, sont à la hausse : la croyance en la réincarnation, par exemple, qui n'a pourtant rien de chrétien. En clair, les croyances montent, mais elles montent, actuellement, plutôt en dehors ou à côté de l'Eglise.

Une étude de l'INSEE sur les pratiques religieuses de la population française, parue en 1998 indiquait une hausse du nombre de gens se déclarant sans pratique ni appartenance religieuse : 25%, (au lieu de 22% lors de l'enquête précédente en 1987). Ce sont surtout les jeunes qui sont dans cette catégorie : 40% dans les 15-25 ans (contre 33% en 1987), et 35% dans les 25-39 ans. Seulement 8% des jeunes déclarent pratiquer une religion. Mais la pratique religieuse globale est pourtant en augmentation : elle passe de 13% à 16%, et elle est due aux personnes âgées de 60 ans et plus (cette catégorie est passée de 21 à 28% de pratiquants).

Il y a donc de grands écarts dans la société : les vieux sont trois à quatre fois plus pratiquants que les jeunes ; de même les femmes pratiquent près de deux fois plus que les hommes. Et les étrangers deux fois plus que les Français (31% contre 15%). Par contre, il y a peu d'écarts selon les classes sociales : les agriculteurs sont un petit peu plus pratiquants, mais il n'y a guère de différence entre les ouvriers, les cadres, et les artisans (12%).

Il ne faudrait pas déduire des chiffres relevés chez les jeunes qu'il y a dans cette catégorie des progrès de la rationalité. Il semble même qu'au contraire, ce soit parmi eux que des croyances les plus diverses se développent, du moins en Occident. Dans la tranche d'âge 18-29 ans, 33% croient aux porte-bonheurs, 40% dans la voyance, 27% dans l'influence de l'horoscope sur la vie à venir. Et ces chiffres sont tous à la hausse (enquête de l'International Social Survey Program 1991, citée par Cahiers français 1995).

Dans les pays riches, Dieu est devenu un être bon et doux, presque gentil, qui n'a plus grand chose à voir avec le terrible Dieu dont il faut craindre les représailles qu'on trouve dans la Bible, et que l'Europe du Moyen âge a subi. L'Eglise s'est adaptée. On trouve une analyse de cette transformation dans une lettre incendiaire que Lénine adresse à Gorki, en novembre 1913. Lénine s'insurge contre cette idée de "socialiste-chrétien" que dépeint Gorki : *"De l'idée*

de dieu on retire ce qu'elle comporte d'historique et de quotidien (les éléments démoniaques, les préjugés, la consécration de l'ignorance et de l'abêtissement d'un côté, du servage et de la monarchie, de l'autre), et en même temps, à la place de la réalité historique et quotidienne on introduit dans l'idée de dieu la bonne petite phrase petite-bourgeoise (dieu = "des idées qui éveillent et organisent les sentiments sociaux")

(...)En enjolivant l'idée de dieu, s'insurge Lénine, vous avez enjolivé les chaînes avec lesquelles ils assujettissent les ouvriers et les paysans ignorants (...) Il est faux que dieu soit l'ensemble des idées qui éveillent et organisent les sentiments sociaux. C'est là de l'idéalisme à la Bogdanov, qui masque l'origine matérielle des idées. Dieu est (historiquement et quotidiennement) avant tout un ensemble d'idées, enfantées par le stupide écrasement dû à la nature environnante et à l'oppression de classe, d'idées qui consacrent cet écrasement, qui endorment la lutte des classes. Il fut un temps dans l'histoire où, malgré cette origine et cette signification réelle de l'idée de dieu, la lutte de la démocratie et du prolétariat empruntait la forme de la lutte d'une idée religieuse contre une autre. Mais ce temps est depuis longtemps révolu. Maintenant en Europe et en Russie, toute défense ou justification de l'idée de dieu, même la plus raffinée, la mieux intentionnée, est une justification de la réaction. (...) L'idée de dieu a toujours endormi et émoussé les "sentiments sociaux", en substituant ce qui est mort à ce qui est vivant, en restant toujours une idée d'esclavage (d'esclavage de la pire espèce, sans issue). Jamais l'idée de dieu n'a "lié l'individu à la société", mais elle a toujours lié les classes opprimées en les faisant croire à l'essence divine des oppresseurs. (...)"

"Le curé catholique déflorant des jeunes filles, ajoute Lénine (je viens de le lire, par hasard, dans un journal allemand) est beaucoup moins dangereux pour la "démocratie" qu'un prêtre sans soutane, un prêtre sans religion grossière, qu'un prêtre démocrate ayant une idéologie, prêchant la création et la constitution d'un petit bon dieu. Car s'il est facile de démasquer le premier prêtre, de le condamner et de le chasser, on ne peut chasser le second aussi simplement, il est mille fois plus difficile de le démasquer(...)"

Dieu est devenu ce bon dieu en Occident. Et Gorki y aura apporté sa contribution. Dans les pays où la vie est plus dure, Dieu reste dur. Et c'est une des raisons pour lesquelles les religions s'orientent vers le fondamentalisme ou l'intégrisme. Dieu n'est plus du tout le même selon chaque région du monde.

11 - Faut-il combattre la religion ?

Toutes les sociétés humaines qui se sont construites ont une religion. Il y a eu autant de religions que de sociétés, autant de changements dans la religion que dans la société. La religion, pendant longtemps, a sans doute représenté le domaine le plus élevé de la société humaine. Ces religions traitaient des questions essentielles de l'existence. Comment et quand le monde s'est-il créé ? Quand et comment les hommes y sont-ils apparus ? Quelle est leur place sur Terre ? Qu'advient-il après la mort. Quel est l'avenir de la société ? Et quel avenir peut avoir le monde ?

Les sociétés humaines ont trouvé une quantité innombrable de réponses à cet ensemble de questions. Les sociétés des peuples qu'on dit "primitifs" ont des religions qui posent les mêmes questions, et apportent des réponses aussi fines, aussi complexes que celles

des peuples qu'on dit "civilisés". Le plus souvent, une société a un ensemble de réponses, une seule religion, mais il arrive de trouver des sociétés qui en ont plusieurs. C'est le reflet de leur histoire, qui a connu plusieurs périodes. Aucune religion ne reste immuable. Consciemment, ou plus souvent inconsciemment, les religions évoluent toutes. Mais chacun ne peut s'en rendre compte, à moins d'étudier le passé, car cette évolution se produit plutôt à l'échelle de plusieurs vies que d'une seule. Les religions sont très sensibles au mode de vie de la société. Mais elles n'évoluent pas du tout en fonction des connaissances acquises, ou des progrès scientifiques et techniques. Ceux-ci restent en quelque sorte en dehors de son domaine.

Ce n'est que très récemment, lorsque la science a réussi à apporter un début de réponse à tout un ensemble de questions sur l'existence de la matière, sur les formes et les dimensions de l'univers, sur l'apparition de la vie, sur sa nature et son évolution, que l'idée que l'on peut se passer de religion est apparue. Cette idée ne date que de trois siècles tout au plus.

La population est dans l'ignorance totale du fait qu'il y a eu, qu'il y a évolution. L'idée que la religion elle-même a une histoire est réservée aux savants des églises, aux universitaires. Les prêtres se sont arrogé le droit de changer les croyances, et ils interdisent à qui que ce soit d'autre d'en faire autant ou de savoir qu'eux-mêmes le font. Au peuple, ils présentent et ils enseignent les croyances comme si elles avaient été éternelles, ou du moins fondées en bloc à l'origine de la religion et inchangées depuis. C'est un facteur essentiel qui leur donne leur caractère vénérable.

Cette présentation est une tromperie. L'immense majorité des dogmes de l'Eglise catholique, par exemple, a été inventé par des hommes, puis rendu obligatoire, non seulement après la mort de Jésus, mais même après celle des apôtres. L'islam aussi, à commencer par le prophète lui-même, a dû modifier des points, changer des manières de voir et de dire. N'importe quel imam, n'importe quel curé, connaît ces problèmes. Ils ont appris à les maîtriser. Mais ils n'en disent rien au commun des croyants. Cette attitude est le signe d'un mépris. Pourquoi un homme ou une femme issu du peuple ne pourrait-il comprendre au même niveau ? Leur présentation de la religion ne prétend-elle pas nous considérer comme égaux ?

Il y a en particulier un changement qu'aucune religion au monde ne veut ni ne peut reconnaître. C'est le moment où la société, et la religion, sont passées d'une vie où les hommes avaient toute liberté et une grande égalité, à un monde divisé en riches et pauvres. Les trois grandes religions monothéistes, le judaïsme, le christianisme et l'islamisme, ont connu ce grand changement. Le judaïsme est devenu obligatoire pour la population hébreue vers l'an 1000 avant JC, lorsque le roi David en a fait sa religion. Mais avant lui, il n'y avait pas d'Etat, pas de riches et de pauvres, pas d'inégalité. Le christianisme, tant qu'il était une religion de pauvres, des esclaves, des opprimés de l'empire romain, était peu répandu. C'est un empereur romain qui l'a rendu officiel, et il a alors changé du tout au tout, plusieurs siècles après JC. Enfin, l'Islam a servi à Mahomet à fonder un Etat, qui a grandi en Arabie de son vivant puis est parti conquérir tout un empire.

Ces trois religions, dans leur forme actuelle, ont servi à mettre en place roi, empereur ou calife. Ce moment-là a été très grave pour la religion. Auparavant, tant que l'on était dans un monde sans roi, sans Etat, et sans coupure dans la population, sans exploitation des uns par les autres, la religion était l'affaire de tous. Souvent, chacun pouvait être prêtre, y compris les

femmes. Et les religions n'étaient pas fixées par écrit. On n'en éprouvait pas le besoin, puisque tout le monde pouvait s'entendre là-dessus. La religion était vivante, discutée par tous, et pouvait bouger librement, collectivement.

Mais lorsqu'un roi, un empereur, un Etat commence à exister, et qu'il règne sur un monde socialement divisé, les intérêts divergent. Même faire un don à dieu change de sens. Il en coûte maintenant plus cher aux pauvres qu'aux riches. Il n'y a plus d'égalité possible. L'Etat a besoin de rendre la religion obligatoire. Tous les rois, tous les Etats en ont profité pour ajouter de force dans les croyances l'idée que leur pouvoir aussi était voulu par Dieu. C'est l'Etat qui impose que non seulement les paroles de Moïse, Jésus, ou Mahomet, soient mises par écrit des dizaines d'années après leur mort, mais y ajoute d'autres textes, des règles de conduite en société et dans la vie quotidienne.

Ces trois religions s'adressaient au départ à des opprimés. Les Hébreux étaient un peuple persécuté par les Etats puissants de la région (Mésopotamie, Egypte). Les premiers chrétiens étaient les opprimés de l'Empire romain, esclaves, femmes, immigrés. Quant aux Arabes, ils voyaient leur sort s'aggraver du fait qu'ils étaient entourés d'Etats de plus en plus puissants.

Mais lorsque ces religions ont été récupérées par les Etats, on a vu les pauvres devenir plus pauvres, et plus nombreux. L'Etat juif a duré quatre siècles. Il a créé au sein de la population hébraïque une division jamais connue auparavant, les uns se mettant à exploiter les autres, y compris par l'esclavage. La religion est alors devenue aussi un moyen d'imposer aux opprimés l'acceptation de leur sort. Cet Etat a été démoli par le puissant Etat d'Assyrie. Le Judaïsme est resté une religion pour le peuple juif, dispersé pendant 2600 ans. En 1947, une partie des Juifs a fondé l'actuel Etat d'Israël. A nouveau des injustices ont été commises sur les Palestiniens qui ont dû fuir et se retrouver dans des camps et au sein de la population juive elle-même où des divisions se sont développées aussi.

L'histoire de la religion chrétienne, une fois aux mains des puissants au Moyen-âge est, elle, un véritable enfer : chasse aux femmes dénommées sorcières, chasse aux Juifs déclarés tueurs de Dieu, chasse aux autres courants religieux appelés hérétiques, méthodes policières totalitaires et usage systématique de la torture et du bâton avec l'Inquisition, massacre des populations indiennes d'Amérique centrale et du Sud, croisades contre l'Islam d'une violence incroyable, condamnations des savants. Même la liste fait peur.

L'Islam religion d'Etat ne fait pas mieux. Ses guerriers conquièrent des empires au nom de la religion. Et ces empires ont beau un moment être prospères, le sort des pauvres et de ceux qui travaillent à la production des richesses est exactement le même qu'avec les Etats chrétiens ou juifs. Il faut obéir à la loi des riches et subir l'exploitation. Le seul espoir que donne la religion est que cela changera un jour, quand un messie viendra, ou même pas, seulement après la mort.

Ainsi, avec les trois religions, les puissants du monde ont pu trouver un moyen de soutenir moralement l'existence même de leur système de domination. La religion devenue religion d'Etat, change au fond de rôle et de nature. Elle n'est plus vraiment le libre lieu de réflexion et de respect du monde. Ni pour les classes supérieures, ni pour la population. En haut de la société, on est maintenant surtout préoccupé de s'en servir comme moyen de

justifier la nouvelle répartition des rôles dans la société. Et ces religions officielles seront toutes dures avec les peuples lorsqu'ils vont bouger, espérer un changement de leur sort.

Pendant des siècles, des millénaires, les mouvements sociaux se feront au sein donc de la religion. Et ils prendront conjointement la forme de divergences religieuses. Ces mouvements, ces luttes, cette histoire est celle des peuples. Elle est aussi sérieuse, aussi importante que celle officielle des rois, leurs empires et leurs guerres. Mais les historiens, trop proches du monde des dirigeants, rechignent à en parler, à la rendre claire, ou en sont incapables.

C'est depuis que l'Etat existe que la population est écartée des décisions. C'est vrai des décisions dans les choix de la société, et c'est vrai en même temps de la vie religieuse elle-même. Elle est devenue la spécialité fermée des grands prêtres, des juristes de l'Islam, des grands rabbins. Pour la population, la religion ne se résume plus qu'à une série d'obligations, d'ordres, qu'il faut appliquer sans comprendre.

Mais la population a autant besoin que les grands du monde de se poser les questions de son existence. Elle a même à se poser une question supplémentaire qu'eux ne se posent pas : pourquoi la vie, pour eux, est-elle si dure, si amère, si injuste, et quel espoir peuvent-ils donc avoir ? L'espoir, pour les riches, c'est que les choses durent ainsi. Mais pour les pauvres, il est dans un changement. C'est pour cela que l'idée que la religion est soumise au changement est révolutionnaire.

Le fond du problème, avec les religions, est qu'elles remettent à d'autres que nous-mêmes les règles du jeu de la vie sociale. Plus ou moins, selon le type de croyance et l'époque, chaque religion tient à conserver en propre une part au moins des comportements humains sous sa coupe. Et bien évidemment, elle le fait en nous indiquant que ces règles et ces comportements sont entre les mains de Dieu.

Nous sommes pour notre part athées, parce que nous pensons que les hommes peuvent vivre en choisissant et en assumant seuls l'ensemble de leurs propres comportements. Notre espoir réside en une humanité libre et entièrement capable d'assumer ses propres responsabilités. Partant de là, Dieu nous est inutile.

C'est donc l'espoir en une prise en main de notre vie par nous-mêmes que nous devons susciter et propager, et non pas une haine quelconque de la religion, qui d'ailleurs nous est étrangère. Il nous faut expliquer le monde, enseigner ses évolutions, utiliser l'histoire, faire connaître les mouvements populaires. La religion deviendra ce qu'elle deviendra, cela importe peu. Ce qui importe, c'est qu'elle cesse d'être ce qu'elle est devenue depuis des millénaires, un justificatif de l'injustice sur Terre. Et c'est bien l'injustice qu'il faut combattre.

Bibliographie X

- Bakounine : Dieu et l'Etat 1882 (éditions mille et une nuits 1996)
Lénine : Oeuvres complètes (tomes 10, 15, 33)
Reeber Michel : Les grandes religions dans le monde 1998 (Les essentiels Milan 109)
Riffe J., Roberts P. : film, Ishi, le dernier des Yahi, 1992
Sciences et avenir : Dieu et la science, hors série n° 42, 1983
Serge Victor : Destin d'une révolution 1917-1937 (Grasset 1937)
Twain Mark : De la religion ; Dieu est-il immoral ? 1906 (L'Esprit frappeur, 1998)

2000-2007
